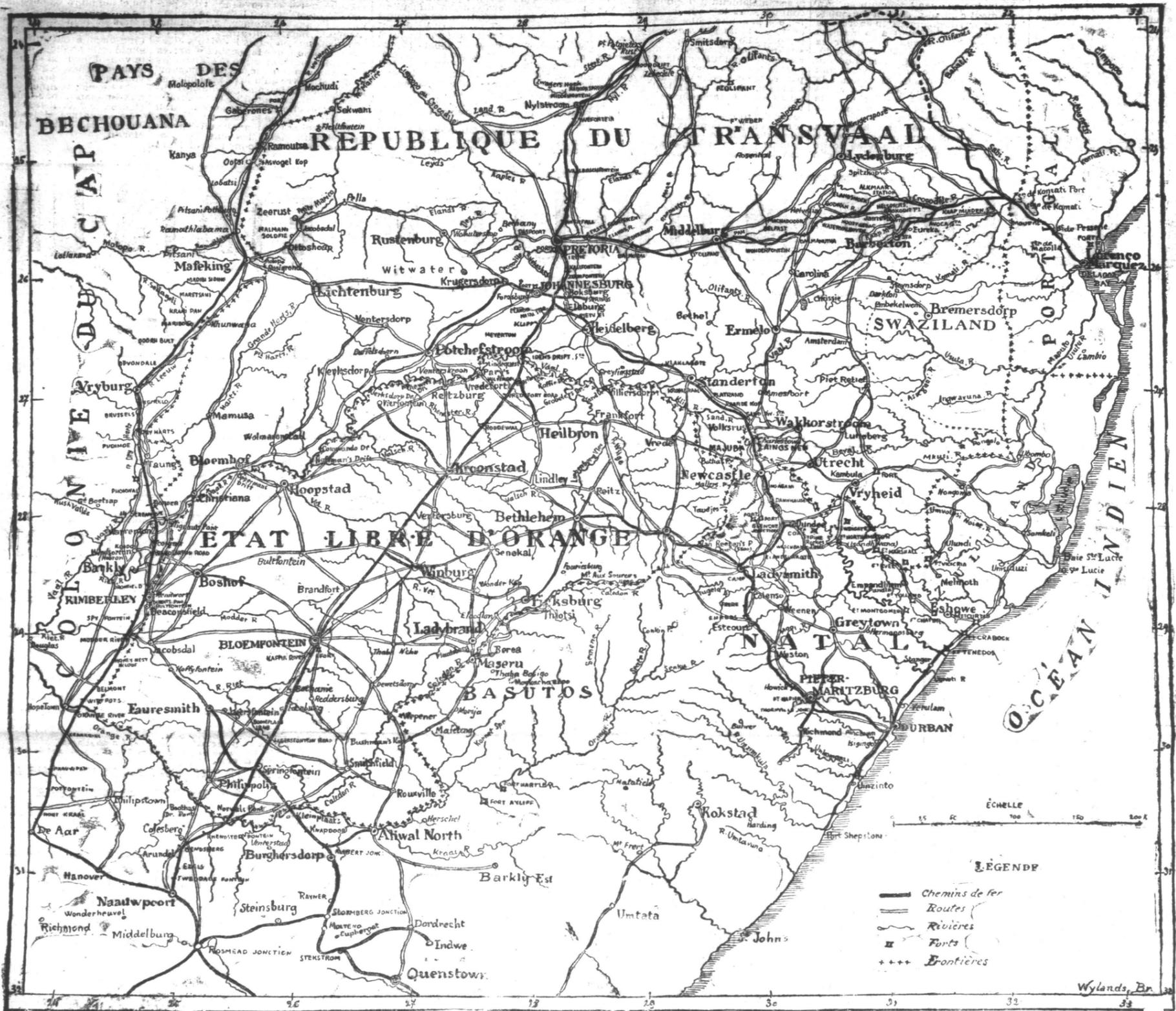


# Carte complète du théâtre des opérations militaires actuelles dans l'Afrique du Sud



## ROGER-LA-HONTE

Grand Roman populaire

par  
**JULES MARY**  
DEUXIÈME PARTIE  
**MÈRE COUPABLE**

— Peu m'importe ce que vous êtes, je ne vous connais pas et n'ai rien de commun avec vous.

— Ah ! Suzanne, Suzanne, vous avez dit que vous m'aimiez... je l'ai entendu, votre cœur doit être à la pitié, et même sans affection, vous seriez toujours femme, et regardez-moi, Suzanne, je pleure.

— Que m'importe vos larmes... je trouve votre comédie odieuse et ridicule. Finissons-en si vous m'en croyez.

— Et elle voulait passer encore ; lui toujours résolu :

— Vous ne partirez pas.

— Vous voyez bien que j'ai eu raison de vous appeler lâche, puisque vous employez la violence envers moi.

— Soit, vous l'avez dit, je suis un lâche.

Elle frémit. Bien qu'elle fut courageuse elle, elle avait peur. Elle était seule, dans ces ruines, très loin de la maison du gardien. Elle aurait bien crié, personne ne viendrait.

Machinalement elle se recula, presque

tout au bord de la muraille. Derrière elle était le vide... c'était l'abîme.

Elle n'avait plus qu'un pas à faire pour tomber, et s'écraser au bas sous les rochers... c'était la mort !

— Si vous faites un pas vers moi, dit-elle, ou si vous me dites un mot que je ne puisse entendre, je me jette là.

Il recula, effaré, dans un désordre inexplicable, et passa la main sur son front, comme s'il sentait sa raison s'en aller et eût essayé vainement de la retenir.

Et il murmura :

— Il faut pourtant que je lui dise... il le faut, il le faut...

Il avait, en arrivant, posé son fusil contre un pan de mur. Il était vêtu d'un costume complet de velours marron et ses jambes étaient prises par des moulures de même étoffe et de même couleur. Il n'avait ni chapeau, ni cartouchière. On devinait qu'il était sorti de Méridon pour chercher Suzanne et non pour chasser.

Il avait le visage défilé d'un homme qu'un grand malheur a abattu... ses yeux étaient fatigués et rouges.

Les dernières paroles de la jeune fille lui avaient causé une douleur poignante.

— Ah ! vous me croyez, en effet, bien lâche, dit-il très bas, si vous craignez que je ne vous insulte et ne vous viole... Vous avez peur de moi, sans doute, parce que je vous parais très animé... C'est ma vie que je joue en ce moment et j'ai bien le droit d'être ému... Non pas que j'y tiens, à la vie. Non, certes, non, sans vous... mais je l'avais en vue avec vous si belle, si heureuse, que je regretterais ce rêve, comme on regrette l'espérance envolée d'un bonheur trop complet, presque divin... Et

puisqu'il est de ma vie qu'il s'agit, et que je me tue si vous ne me croyez pas, ne vous étonnez point si j'insiste.

— Ces paroles ne la touchèrent pas.

— Qu'avez-vous à me dire ?... fit-elle en haussant les épaules.

— J'ai à vous parler de mon amour de mes espérances.

— Votre amour n'est qu'une spéculation sur ma fortune.

Il souriait amèrement.

— C'est à mon tour de vous plaindre, Suzanne, et je vous plains sincèrement si vous avez de moi cette opinion !

— Vous me plaindez...

— Parce que vous devez beaucoup souffrir... de mépriser à ce point un homme que vous aimez...

— Oh ! je ne vous aime plus, le mépris a tué l'amour.

— Alors, pourquoi donc pleurez-vous car tout à l'heure je vous ai surprise sanglotant, le visage dans vos mains.

Il l'avait surprise ! Elle eut un geste de colère. Ses lèvres palèrent. Une lueur mauvaise passa dans ses yeux.

— Ah ! dit-elle, je vous hais, je vous hais bien.

Et Raymond répétait avec obstination :

— Feut-être me haïrez-vous mieux encore quand vous m'aurez entendu. Vous savez que je vous aime, Suzanne, un jour, j'ai cru vous avoir fâchée ; vous dormiez, dans la vallée, et je m'étais approché de vous doucement. Et vous ne vous étiez pas réveillée... Alors, vous étiez si jolie, si calme, souriant dans un rêve, que j'ai oublié que vous pouviez me sentir. C'est de ce jour que partent vos colères, de ce jour, je ne vous ai plus revus, je ne vous ai plus parlé... Et cependant, vous m'avez fâché contre moi, puisque, chez Catherine, j'ai entendu cet aveu qui a fait de moi, pendant une seconde, le plus heureux et le plus fier des hommes, puis de vous m'avez toujours. Oui, je vous aime, Suzanne.

— Votre amour m'offense, je le considère comme une insulte.

— Oh ! je vous félicite, orgueilleux ! Le jour où pour la première fois je suis à vue, je vous ai aimé... Cela est anal à dire, et pourtant cela est vrai... comment est venu l'amour ? Est-ce seulement parce que vous êtes admirablement belle et parce que dans vos yeux, se devinent votre droiture d'âme et votre bonté ? Je ne sais. Est-ce parce que vous m'êtes apparue presque morte, souillée de sang, après cet accident qui aurait pu être terrible. Vous étiez si pâle, et j'ai eu si grand peur. Enfin, je vous aimais... et je ne révais plus que de vous. Et je fus heureux, mais heureux infiniment quand vous répondiez à mon salut dans les bois, par un sourire gracieux, par un signe de tête, par un geste... Je fus heureux, quand vous avez bien voulu me parler... Et je rêvais de ce bonheur les nuits et les jours qui suivaient.

Je me retrouvais enfant... J'avais des années de haïr le bas de votre jupe noire d'amazone, quand vous passiez à cheval près de moi. J'ai ramassé plus d'une fois et j'ai conservé les fleurs sauvages qu'avait foulées le sabot de votre cheval. C'était quelque chose de vous... Oh, votre cheval, je l'aimais aussi.

— Il était plus que moi dans votre vie. Enfin, un jour je crois vous avoir fâchée j'ai dit tout à l'heure pourquoi... Alors, sachant bien que j'étais coupable, je me serais soumis à tout, aux épreuves les plus dures, pour obtenir mon pardon... Vous m'avez renoué

« Je n'avais plus qu'à disparaître. De ce jour, m'avez-vous revu une seule fois sur votre chemin ?... Répondez.

— C'est vrai, je ne vous ai pas revu.

— Vous êtes obligé de le reconnaître je me cachais sur votre route, et vous passiez près de moi sans m'apercevoir.

— Est-ce la conduite d'un homme que vous avez appelé misérable et lâche ?

— Que n'avez-vous continué ?

— Ah ! j'arrive à votre grand reproche au sujet de votre colère... à notre rencontre chez Catherine... Écoutez : j'ignorais que vous fussiez ce matin au parc, et quand tout à coup, je vous vis dans la grande avenue je n'eus plus qu'une pensée de fuir... Mais il était trop tard... Certes, je pouvais vous attendre... Mais vous attendre, c'était attirer votre regard.

« Et votre regard, hélas ! m'eût exprimé votre ressentiment... Je n'en eus pas le courage et je me cachai... Catherine était absente quand j'entraî...

« Elle ne pouvait savoir que j'étais dans l'alcôve... Du reste elle vous l'a dit... Elle avait cru m'apercevoir du jardin et elle vous marqua sa surprise de ne pas me trouver chez elle. Si nous avions été de connivence, si elle avait été complice d'une infâme supercherie, vous eût-elle fait cette réflexion qui pouvait vous donner l'éveil ? Cela n'a pas le sens commun...

Suzanne ne répondait pas... Elle oubliait de répondre.

Elle regardait avidement cette physiologie bouleversée du jeune homme, ses traits animés et fiévreux, et cherchait à démêler ce qu'il y avait de vrai derrière ces paroles ardentes, ce que pouvait cacher d'amour et d'honneur ce désespoir si noblement exprimé.

Raymond reprit :

« Aux premiers mois de votre conversation avec Catherine, je voulais intervenir, je voulais me montrer... mais j'eus peur... Ah ! si j'avais su pourtant !... J'eus peur, oui, et je restai et j'en dis tout... Oh ! Suzanne, vous avez dit que vous m'aimiez... Eh bien ! je vous en supplie, répétez votre parole... je n'aurai rien entendu... Je ne me souviendrai de rien... mais rendez-moi du moins votre estime... J'y ai droit et j'y tiens... Vous n'entendez plus parler de moi et, je vous le jure, vous ne me verrez plus... mais dites que vous me croyez, à cette condition, la plus dure qu'il soit, puisqu'elle fera mon malheur.

Elle se taisait toujours. Ainsi, elle n'était pas persuadée !

— Suzanne, imposez vous-même vos conditions... Si dures qu'elles soient, je les accepte...

Elle garda le silence, cruelle jusqu'au bout.

— Vous ne voulez pas ? dit-il d'un ton plus dur que jamais, car je ne puis pas vivre avec la pensée que vous m'avez aimé... Oh ! Suzanne, vous m'avez aimé... Et ce sera vite fait, au lieu !

Il alla prendre son fusil, resta armé des deux coups.

Il appuya la crosse contre sa poitrine, à mi-hauteur.

Alors, se retournant, l'œil ardent, mais extrêmement pâle :

(A suivre)

Le Gérant : Jean PIOTEIX,  
Lille. — Imprimerie de  
23, rue de Fives, 23.